

Étude Historique et Architecturale de l'Église de Mézy-Moulins

INTRODUCTION

Lorsque j'ai entrepris l'étude de l'église de Mézy-Moulins, j'ai été très surprise de constater que ce charmant édifice, élevé à l'aube de l'art gothique classique, était pratiquement ignoré des historiens d'art.

Au 19^e siècle, quelques érudits locaux s'y intéressèrent, mais ils se contentèrent d'en faire une description, parfois fort soignée, comme l'abbé Poquet en 1847 ou le peintre Delbarre. Toutefois, aucun d'eux ne chercha à en étudier le style ou à le comparer à des édifices de la région ou d'ailleurs. En ce qui concerne les origines de l'église, ils semblaient tous ajouter foi à une tradition fort vague - dont je n'ai pu en aucune manière vérifier le bien-fondé - selon laquelle Mézy serait une fondation des Templiers qui auraient eu un couvent dans le voisinage. Cette légende, fort goûtée au 19^e siècle, eut des adeptes au début du 20^e, puisque, en 1911, Jules Henriot, membre de la Société Historique de Château-Thierry, agita à nouveau la question à propos de la salle souterraine voûtée qui se trouve près de l'enceinte du cimetière, du côté de la façade occidentale. L'ouvrage de Mannier, qui fait autorité sur la question des fondations des Templiers, n'en mentionne aucune à Mézy-Moulins (1). Au 20^e siècle, Moreau-Nelaton, dans un ouvrage en 3 volumes paru en 1913 et intitulé *"Les églises de chez nous"*, fait mention de l'église de Mézy lorsqu'il traite de l'arrondissement de Château-Thierry. Plus récemment, Monsieur Maurice Hollande dans son ouvrage intitulé *"Sur les routes de campagnes, autour de Reims et d'Épernay"* (1959) consacre une brève notice à notre église.

Il est vrai aussi que quelques historiens d'art célèbres, tels Lefèvre-Pontalis, dans son ouvrage sur *"L'architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons"*, Lasteyrie, dans *"L'architecture religieuse en France à l'époque gothique"*, Enlart et, plus proche de nous Monsieur P. Héliot, s'y réfèrent, mais sans toutefois lui consacrer une étude approfondie.

Ceci m'a donc valu de voir s'ouvrir devant moi un champ de recherches pour ainsi dire vierge !

(1) "Ordre de Malte, les commanderies du Grand Prieuré de France, d'après les documents inédits conservés aux Archives Nationales à Paris", Paris, 1872.

L'ÉGLISE DE MÉZY-MOULINS A TRAVERS L'HISTOIRE

En étudiant l'église de Mézy, on ne peut qu'être frappé par le soin apporté à sa construction et on est alors amené à se poser un certain nombre de questions concernant son histoire. En dépit de mes recherches en de multiples directions je n'ai pu parvenir à percer totalement le mystère des origines de cette cathédrale en miniature. Je n'ai trouvé trace d'aucun document décisif me permettant de transformer mes hypothèses en certitudes absolues.

Dans un premier temps, nous considérerons la situation géographique de l'église de Mézy, puis l'histoire de la paroisse et en particulier ses liens avec les abbayes voisines et avec les seigneurs du lieu.

1. - Situation géographique.

Située sur la rive gauche de la Marne, entre Épernay et Château-Thierry, l'église de Mézy a cette particularité, par rapport à bien des églises de village, de s'élever à l'écart des habitations, au milieu de prairies verdoyantes. En raison des inondations fréquentes, il a fallu la construire sur un terre-plein. Non loin de là, sur le territoire de Moulines, le Surmelin se jette dans la Marne.

Cette situation près du confluent de deux rivières a sans doute valu au village de Mézy-Moulines un développement précoce. On sait en effet par les "*Feoda Campaniae*" - le Livre des fiefs des Comtes de Champagne - qu'il existait un pont sur la Marne à Mézy et que celui-ci était écroulé dès l'an 1172. Il fut remplacé par un bac "*la nef de Mézy*" qui assurait la communication entre les deux rives de la Marne. Ce pont, puis ce bac, ont pu être une source de revenus non négligeables pour le village. D'autre part deux grandes voies gallo-romaines passaient non loin de Mézy : la première reliait Soissons à Troyes par Oulchy-le-Château, Château-Thierry et Montmirail, la seconde menait de Paris à Reims en suivant la rive gauche de la Marne et en passant par Crézancy. S'il est vrai que Mézy ne se trouvait pas directement situé sur ces grands axes, il est fort possible que son pont, puis son bac, aient servi "*d'itinéraires de déviation*", au moment, par exemple, où les grandes foires de Champagne (Provins, Lagny, Troyes, Bar-sur-Aube) attiraient les foules sur les routes et les chemins. On sait également que la Marne était utilisée pour le transport des marchandises et du bois. D'autre part plusieurs cartes et plans anciens témoignent de l'existence à Mézy d'un certain nombre de moulins à eau établis sur la Marne ou le Surmelin. Tout cela ne pouvait être qu'une source de profits supplémentaires pour les habitants ou les seigneurs de Mézy. Ainsi pourrait peut-être s'expliquer, du moins en partie, la construction, au début du 13^e siècle d'une église à l'architecture aussi soignée dans un village aussi modeste. A moins que l'histoire de la paroisse de Mézy ne nous aide, à son tour, à soulever quelque peu le coin du voile.

2. - La paroisse de Mézy

Mézy-Moulins qui, au temporel, dépendait des Comtes de Champagne relevait au spirituel des évêques de Soissons, eux-mêmes suffragants des archevêques de Reims.

L'abbé Houllier qui en 1783, dressa un état ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons nous apprend que la paroisse de Mézy est dédiée à la Vierge, qu'elle appartient à l'archidiaconé de Brie et, à cette époque-là, au doyenné de Château-Thierry. Mais nous savons par les pouillés du diocèse de Soissons qu'avant le 18^e siècle, Mézy faisait partie du doyenné d'Orbais.

La plus ancienne mention de Mézy que nous ayons trouvée apparaît sous la forme de "*Minzeium*" dans le cartulaire de l'abbaye Saint-Pierre de Chézy et elle date de 1155. Malheureusement les textes restent muets sur la fondation de la paroisse de Mézy. L'abbé Pécheur, dans les "*Annales du diocèse de Soissons*" (1868), mentionne pour la première fois la cure de Notre-Dame de Mézy sous l'épiscopat de Lisiard de Crépy (1108-1126) à propos des dîmes dues au Prieur de Coincy. On peut donc penser qu'au 12^e siècle il existait déjà des liens entre Mézy et Coincy. D'ailleurs en 1183 l'évêque Nivelon de Chérizy confirme les donations faites à Coincy parmi lesquelles on trouve "*L'altare Misiaco*" (Cartulaire de Coincy). Nous savons par ailleurs que la cure de Mézy était à la "*présentation du Prieur de Coincy et de l'abbaye de Jouarre alternativement*".

En ce qui concerne les liens avec Jouarre, la grande abbaye royale, nous avons peu d'indices malheureusement. Jouarre a-t-elle exercé une sorte de patronage vis-à-vis de la paroisse de Mézy, en lui faisant une dotation, en participant à sa construction ou en lui donnant un terrain ?

On sait qu'au milieu du 13^e siècle, une abbesse, dont l'élection sera cassée par le pape Alexandre IV, s'appelait Pentecôte de Replonges. Sans doute était-elle de la famille de Monseigneur Girart de Riplonches qui semble bien avoir été à "*Moisi*" et "*Moulins*" un important vassal du Comte de Champagne. D'autre part, les dames de Jouarre possédaient des propriétés à Chartèves, donc à proximité de Mézy. Ce temporel s'intitulait "*Terre et Seigneurie de Chartèves, fief Vallet, Mézy, Moulin de Jaulgonne*" (Terrier de 1551-1561). Nous savons aussi que l'abbaye de Jouarre possédait un moulin à Mézy jusqu'en 1635, date à laquelle elle le vendit à l'abbaye de Val-Secret.

S'il y eut des liens entre Jouarre et Mézy, ils sont difficiles à préciser et ont dû se détendre rapidement. Les liens qui unissaient Mézy au Prieuré de Coincy furent de plus longue durée puisque l'abbé Pécheur note qu'au 17^e siècle le prieur commendataire de Coincy était toujours décimateur à Mézy, ce qui mettait à sa charge les réparations de l'église. A la veille de la Révolution Française les relations entre la paroisse et le prieuré ne semblent pas avoir été modifiées, comme le confirme l'abbé Houllier qui fut curé de Coincy entre 1768 et 1775. La suzeraineté de Coincy sur la

paroisse de Mézy, plus suivie et plus étroite que celle de Jouarre, ne nous permet pas, cependant, d'affirmer que cette fille de Cluny prit une part dans la construction de l'église qui nous intéresse.

Au moyen Age, le seigneur ecclésiastique n'était pas le seul à exercer son pouvoir et à bénéficier des revenus d'une paroisse. Il les partageait souvent avec un seigneur laïque, qui avait pu jouer, lui aussi, un rôle important dans la constitution de la paroisse ou l'édification de l'église.

3. - Les familles seigneuriales

Quelles sont donc les familles, qui pour une raison ou pour une autre, avaient des rapports avec la paroisse de Mézy?

Toute la région de Mézy relevait féodalement des Comtes de Champagne. L'état du domaine comtal établi vers 1215 pendant la régence de Blanche de Navarre, veuve de Thibaud III, spécifie bien que *"toute la justice de Maisi est ma dame..."*

Par le biais du prieuré de Coincy, objet de la faveur des papes-Urbain II y avait pris l'habit - et des évêques de Soissons, les Comtes de Champagne ont-ils contribué à la construction de l'église de Mézy? On sait l'intérêt que portait l'ancêtre de Thibaud III, Thibaud 1^{er}, aux ordres religieux, aux monastères. Il était l'ami de Saint Bernard, avait doté Clairvaux et fondé les abbayes de Pontigny, de Preuilley, Jouy et Signy et en 1070, c'est lui qui avait introduit la réforme de Cluny au prieuré de Coincy. Les Comtes de Champagne étaient donc bien connus pour leur générosité en faveur de l'église.

Parmi les vassaux des Comtes de Champagne installés dans la région, il faut signaler à l'orée du 13^e siècle les seigneurs de Montmirail, qui s'intitulaient aussi seigneurs de Belleau, de Condé-en-Brie... Or, nous savons par l'Assiette du douaire de Jeanne d'Evreux que les seigneurs de Belleau étaient les suzerains directs de la famille de Mézy, *"Henri de Mézy, Thibert de Mézy, Jacques de Mézy..."* On sait peu de choses, par ailleurs, des seigneurs de Mézy-Moulins. Le plus ancien cité semble être un certain Godefroy de Mézy dont l'existence est attestée au début du 12^e siècle. L'abbé Pécheur parle encore d'un certain *«Monseignor Enjorrand de Mézy, qui donna une vigne au chapitre de la cathédrale de Soissons à condition que tous ceux qui rempliraient quelque office à la Saint-Gervais porteraient des chapeaux à fleurs, comme à la Pentecôte...»* Il mourut le 21 mars 1271. S'il fut sans doute trop jeune pour participer d'une manière active à l'édification de l'église de Mézy, il est probable que cet Enjorrand la vit s'élever sous ses yeux!

Les seigneurs de Montmirail, en revanche, se rendirent illustres en ce début du 13^e siècle. Leur chef de famille était un personnage hors série qui achevait son existence dans le silence de l'abbaye cistercienne de Longpont. Cet homme, le bienheureux Jean de Montmirail, avait marié sa fille au fameux Enguerrand, sire de Coucy, qui devenait, par sa femme, seigneur de Belleau et de Condé-en-Brie, et donc suzerain de la famille de Mézy. Enguerrand se signala par la magnificence des édifices

qu'il fit élever... Est-ce lui qui, pour la rémission de ses péchés, fit bâtir une nouvelle Notre-Dame de Mézy, comme il fit construire, en guise de pénitence la chapelle de l'hôpital de Saint-Nicolas de Laon ?

A cette époque aussi, nombre de chevaliers partant pour la Croisade, se montraient généreux envers les églises et les monastères, à qui ils offraient une partie de leurs biens. Et parmi eux les comtes de Champagne ne furent pas les derniers à prendre la croix. Notre-Dame de Mézy a-t-elle bénéficié de la générosité d'un seigneur champenois partant pour la croisade ?

Comme on le voit, ni nos recherches en direction du pouvoir spirituel, ni celles en direction du pouvoir temporel dont dépendait Mézy, n'ont pu nous livrer entièrement le secret de la construction de l'église actuelle, qui ne fut sans doute pas la première église paroissiale du lieu.

Les abbayes de Jouarre et de Coigny, les Comtes de Champagne et leurs vassaux n'y furent sans doute pas étrangers, mais quelle part y prirent-ils précisément, nous ne sommes hélas pas en mesure de le dire. Comme il nous est impossible de distinguer, à côté de l'action souvent plus spectaculaire des grands, l'humble participation des petits, pourquoi Notre-Dame de Mézy ne serait-elle pas le fruit d'une volonté collective et anonyme sous le regard et la protection des puissants ?

4. Notre Dame de Mézy à travers le temps

Toute éclatante dans sa robe de pierres neuves, en ce premier tiers du 13^e siècle, l'église de Mézy allait échapper au premier péril de son histoire. En effet Thibaud IV de Champagne dut faire face à plusieurs reprises à l'invasion de ses terres par une armée de confédérés à la tête desquels se trouvaient le duc de Bretagne Pierre Mauclerc et le comte de Boulogne. C'était en 1229 et en 1230. Heureusement pour Notre-Dame de Mézy, les confédérés, qui renversèrent plusieurs forteresses, pillèrent et brûlèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, n'épargnèrent que les églises... Mais hélas, bien d'autres épreuves l'attendaient : ! Elle semble avoir traversé la guerre de Cent Ans et les guerres de religion sans trop de dommages, contrairement à un certain nombre d'édifices de la région qui furent dévastés à ce moment-là : le prieuré de Coigny est du nombre, ainsi que la célèbre abbaye Saint-Médard de Soissons, détruite en 1567. En 1652, c'était au tour des Lorrains d'incendier l'église des Cordeliers de Château-Thierry.

Ayant échappé jusque là à la malice des hommes, l'église de Mézy allait subir en 1670, une épreuve qui aurait pu tourner pour elle à la catastrophe. La veille de Noël, en effet, son clocher s'effondrait, entraînant dans sa chute une partie du chœur et le jubé de bois sculpté qui en décorait l'entrée.

L'événement nous est connu grâce à l'inspection du prieuré de Coigny, faite en 1677 par les prieurs claustraux de Cluny et de Saint-Martin-des-Champs qui rédigèrent un rapport minutieux décrivant l'état lamentable dans lequel ils avaient trouvé l'église de Mézy : une montagne de gravats

recouvrait le sol sous laquelle étaient ensevelis mobilier, objets liturgiques et archives. Arnold Potel, le pauvre curé, après avoir dit pendant trois ans la messe dans sa chambre, s'était installé au bout de l'église une chapelle de fortune. Les travaux de restauration ne commenceront qu'en 1685 et c'est Louis Lesueur, son successeur, qui en bénéficiera. On ne se contenta pas de refaire le clocher, mais on refit au goût du jour, les piles de la nef abimées par la chute du clocher. Une plaque située à l'entrée de l'abside, rappelle encore aujourd'hui la mémoire de cet homme qui *"mit toute sa peine à orner et enrichir la maison du Seigneur"*.

L'église de Mézy ne semble pas avoir eu trop à souffrir non plus de l'époque révolutionnaire, contrairement à un grand nombre d'édifices de la région qui furent pillés et saccagés.

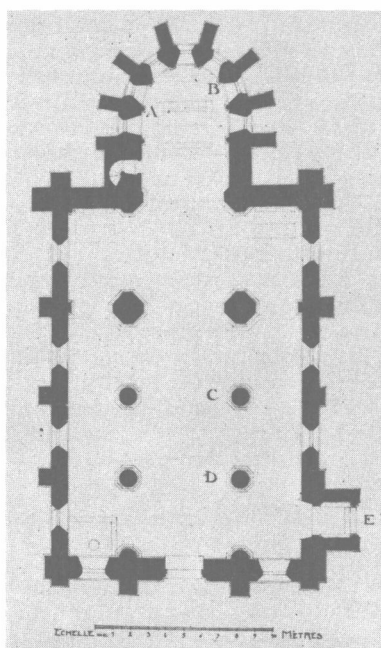
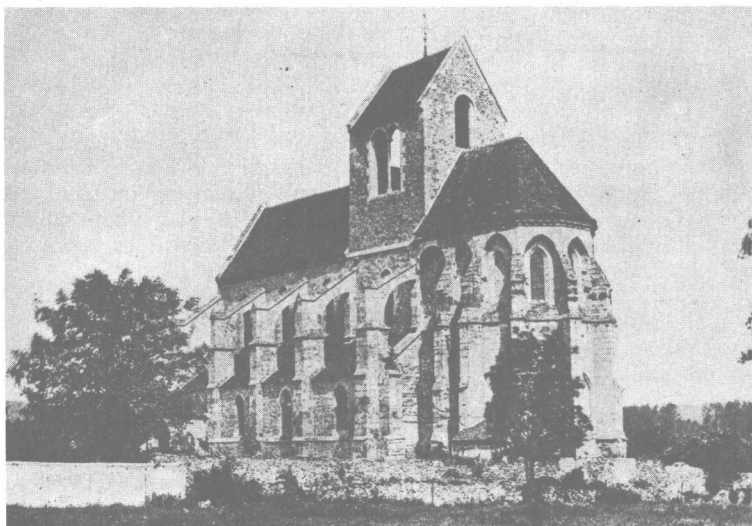
Cependant tout au long du 19^e siècle, nombre d'amateurs d'art, membres de sociétés savantes de la région, lanceront des cris d'alarme en faveur de l'église de Mézy, presque entièrement abandonnée.

L'appel fut entendu en haut lieu et en 1862 l'église de Mézy figure sur les listes de classement du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Au cours de la guerre 14-18, l'église de Mézy allait se trouver, à plusieurs reprises, dans la zone des combats. En 1914, du 3 au 9 septembre, Mézy avait été occupé par les têtes de colonnes de von Bulow, mais amolies par sept jours de bombance *"grâce aux bouteilles de Champagne qui reposaient sous la maison Delhomme à Crézancy"*... les troupes allemandes avaient opposé une médiocre résistance à Franchet d'Esperey et elles avaient repassé la Marne.

En 1918, l'église de Mézy connut un bien plus grand danger lorsqu'elle se trouva, le 15 juillet, au milieu des obus. Elle devait en recevoir quelques éclats. Heureusement les dégâts ne furent pas très importants : les toitures, quelques baies, un arc-boutant et un contrefort furent atteints sans mettre l'édifice en péril. Plusieurs campagnes de restauration allaient être entreprises après la guerre pour remettre l'église en état. En juin 1940, Notre-Dame de Mézy devait à nouveau se trouver au milieu des obus et des bombes qui endommagèrent encore une fois ses toitures et ses vitres. Mais l'église a réussi à échapper au désastre et aucune des parties essentielles de sa structure n'a été touchée.

Ce rapide tour d'horizon historique nous montre que l'actuelle Notre-Dame de Mézy aurait pu disparaître à cinq ou six occasions. Puisque ceux qui ont œuvré à son édification et à sa survie n'ont pas laissé de traces dans les grimoires, c'est elle que nous allons devoir interroger. Ses pierres nous diront peut-être ce que les cartulaires ou les chroniques n'ont pu nous apprendre.



*Illustrations extraites de l'ouvrage de M. Etienne Moreau-Nelaton :
« Les églises de chez nous, arrondissement de Château-Thierry ».*

II. - ÉTUDE ARCHITECTURALE ET COMPARAISONS STYLISTIQUES

Description

L'église de Mézy est construite sur une sorte de terrasse en terre-plein qui surplombe les prairies dévalant jusqu'à la Marne. Elle est orientée. Son plan comprend une nef, composée d'un vaisseau central de quatre travées flanquées, de part et d'autre d'un bas-côté se terminant par un mur droit. Elle est sans transept. Le chœur très court, ne comporte qu'une travée et se termine par une abside à sept pans.

L'élévation intérieure de la nef et du chœur est à trois étages, ce qui est assez remarquable pour un édifice aussi modeste. On a ainsi dans la nef :

- des grandes arcades
- un triforium
- des fenêtres hautes

et dans le chœur :

- des fenêtres basses
- un triforium
- des fenêtres hautes.

Le revers de la façade est percé d'une rose à douze rayons sous laquelle se poursuit la galerie du triforium. Les bas-côtés sont éclairés par une simple rangée de fenêtres. L'église est entièrement voûtée d'ogives. Les grandes arcades sont portées par des piles cylindriques isolées qui reçoivent sur leur tailloir, par l'intermédiaire de trois colonnettes, les retombées des voûtes. Dans les bas-côtés les voûtes retombent sur des supports en encorbellement engagés dans le mur extérieur.

A l'extérieur le contrebutement des voûtes de la nef est assuré au nord et au sud par cinq arcs-boutants, et celles du chœur par huit hauts contreforts. On pénètre dans l'église, soit par un petit porche abritant une porte percée dans la première travée du bas-côté sud, soit par un portail s'ouvrant dans la façade occidentale. Ce portail, surmonté d'une rose, est encadré par deux contreforts qui montent jusqu'au pignon. Deux fenêtres éclairent les bas-côtés, tandis que deux contreforts plus petits consolident les extrémités de la façade. Le clocher, au toit en bâtière, s'élève au-dessus de la quatrième travée de la nef.

L'église a 27 m de long et 13 m de large. Elle a 13 m 90 de hauteur sous voûtes.

Avant d'établir des comparaisons avec d'autres monuments, je voudrais souligner les particularités de l'église de Mézy, qui la rendent si attachante.

D'abord, elle est d'un style très homogène. J'ai pu démontrer qu'elle avait été bâtie d'un seul jet. Enfin trois de ses éléments font d'elle une petite cathédrale en miniature :

- son élévation à trois étages, qui comprend un triforium
- la belle rose de sa façade occidentale
- ses arcs-boutants.

C'est sur ces trois éléments que je voudrais maintenant insister.

1. - *Le triforium*

Hérité de l'architecture anglo-normande, puisque le premier dans l'histoire de l'architecture se trouve dans la tour lanterne de Saint-Etienne de Caen, le triforium-passage jouait surtout un rôle de liaison entre les différentes parties de l'édifice. Il s'introduisit aux alentours de 1160 dans l'architecture de Champagne et de Picardie où il allait devenir un motif essentiellement décoratif. On le trouve à Laon, à Noyon, dans le chœur de Saint-Rémi de Reims, dans le bras sud de la cathédrale de Soissons; dans ces édifices, il s'adapte à une élévation à quatre étages. Diffusé par ces édifices célèbres, le même thème sera transcrit, à la fin du 12^e siècle et au début du 13^e siècle, dans une élévation à trois étages par les abbaciales de Saint-Vincent de Laon (détruite), Saint-Michel-en-Thiérache, Saint-Yved de Braine, Orbais, Saint-Léger de Soissons, par les églises du Mont-Notre-Dame (détruite) et de Marle-en-Laonnois, puis par les cathédrales de Soissons, de Chartres et de Reims. Mais alors que dans un certain nombre d'édifices, le dallage de couverture du triforium est utilisé pour faire un passage extérieur (ce qui entraîne l'amincissement du mur gouttereau dans ses parties hautes), à Mézy le mur demeure uniformément épais et aucun passage n'apparaît à l'extérieur.

— **La galerie sous la rose** est, elle aussi, un souvenir des passages anglo-normands établis au revers des façades de transept ou de nef pour relier des tribunes. A Mézy elle relie les couloirs nord et sud du triforium. On retrouve ce principe appliqué au bras sud du transept de l'église Saint-Jacques de Reims, au transept de l'église d'Orbais et à celui de la cathédrale de Reims. Utilisée dès le 12^e siècle en suite continue à Laon, à Noyon et à Soissons, l'arcature devint rapidement l'élément constitutif du triforium. Le rythme de ces séries de petites arcades, s'appuyant sur des colonnettes peut varier. Le plus répandu est le rythme de quatre ou "*quadriparti*". On le trouve à Noyon, à Chartres, à Soissons et à Reims, à Saint-Michel-en-Thiérache et à Saint-Yved de Braine par exemple. Quant au rythme de cinq arcatures par travée que l'on rencontre à Mézy, il est à notre connaissance fort rare, du moins dans la région Reims-Soissons-Laon. C'est cependant celui qu'adopta l'architecte du chœur de la cathédrale de Chartres.

Le décor sculpté des chapiteaux ne présente aucun caractère vraiment particulier. Les étroites feuilles stylisées s'enroulant en volutes sous les angles des tailloirs, sont issues de l'art roman et on les trouve très fréquemment dans "le premier art gothique". Ce décor est souvent associé -et c'est le cas à Mézy, comme à Saint-Michel-en-Thiérache, à Saint-Yved de Braine et à Saint-Léger de Soissons- à des chapiteaux à crochets. Les premiers chapiteaux à crochets firent leur apparition vers 1175-1180 dans les tribunes du chœur de Notre-Dame de Paris. On les retrouve aussi

dans le bras sud du transept de la cathédrale de Soissons. Ils remportèrent un immense succès et on les trouve un peu partout en Île-de-France, en Champagne, dans le Laonnois et le Soissonnais dès la fin du 12^e siècle. Quant aux petites feuilles posées à plat sur la corbeille des chapiteaux, on les retrouve très fréquemment à la cathédrale de Soissons, à Braine, à la cathédrale de Laon, à Saint-Léger de Soissons et plus près de Mézy dans les églises de Saint-Eugène et de la Chapelle-Monthodon.

— le triforium de l'abside

Interrompu au niveau de la troisième et de la quatrième travée de la nef et de la travée droite du chœur, à la suite de l'effondrement du clocher, le triforium reprend son cours au départ de l'abside au rythme de deux baies étroites par travée. Les arcatures brisées identiques à celles de la nef, reposent sur des colonnettes qui ressemblent beaucoup, à première vue, à celles du triforium de la nef. Toutefois, elles en diffèrent par leur plus grande légèreté et la plus grande finesse de leurs sculptures. Les petites feuilles appliquées à plat sur la corbeille des chapiteaux sont traitées avec plus de soin et aussi plus de fantaisie. Pas plus que dans la nef, au triforium de l'abside, ne correspond à l'extérieur aucun passage, ce qui n'est pas le cas à Saint-Yved de Braine et à Saint-Michel-en-Thiérache. Cependant le triforium de l'abside de Mézy est tout à fait en mesure de rivaliser avec ceux des absides d'Essômes, et d'Orbais dont il a la légèreté. A Saint-Michel-en-Thiérache, à Saint-Yved de Braine, à Saint-Léger de Soissons, on observe également un triforium dans l'abside dont le rythme est, comme à Mézy, une paire d'arcatures par travée, mais les formes en sont plus lourdes. Cette division bipartite des arcades du triforium se retrouve dès 1175-1180 au chevet de Saint-Rémi de Reims, elle sera reprise à l'abside de Notre-Dame en Vaux à Châlons-sur-Marne. La cathédrale de Soissons a choisi, pour sa part, un rythme un peu différent, puisque dans l'abside, son triforium a trois arcatures par travée.

2. - *La rose de la façade occidentale*

La rose de Mézy mesure 4 m 25 de diamètre. Son remplage consiste en deux cercles concentriques à redents reliés l'un à l'autre par douze colonnettes à base et à chapiteau sculptés.

Probablement inspirée de l'oculus de la basilique chrétienne, la rose fit son apparition dans l'architecture du Moyen Age vers le milieu du 12^e siècle. On sait qu'une rose dont le dessin nous est inconnu ornait la façade occidentale de la basilique Saint-Denis vers 1140. Une des plus anciennes roses qui nous soit parvenue est celle du bras nord du transept de l'église Saint-Etienne de Beauvais. Les Cisterciens jouèrent un rôle important dans la diffusion de la rose, en décorant, dès le milieu du 12^e siècle les façades et les chevets de leurs églises de grands oculi polylobés, comme à Preuilly et à Pontigny. Rapidement la rose devint, en Île-de-France, en Champagne, dans le Laonnois et le Soissonnais un des éléments essentiels des façades monumentales de la période gothique. A Laon, par exemple : les transepts de Saint-Martin et de Saint-Vincent, la façade occidentale de la cathédrale de Reims, puis le transept des églises abbatiales de Saint-Michel-en-Thiérache, de Saint-Yved de Braine, d'Orbais, furent aussi

percés de roses au diamètre important. S'inspirant de ces grands monuments, les églises de campagne adoptèrent, elles aussi, ce motif décoratif et dès le début du 13^e siècle on vit de grandes roses s'ouvrir à la façade des églises de Cohan, de Vorges, de Lesges, au chevet de Vaux-sous-Laon. La rose de Mézy est très proche par son dessin de la rose du bras nord du transept de l'abbatiale de Saint-Michel-en-Thiérache, des roses du bras nord et sud de Saint-Yved de Braine, de celle de la façade de l'église de Vorges, de celle du chevet de l'église de Mons-en-Laonnois. Seuls quelques petits détails permettent de différencier ces roses les unes des autres. Par exemple, à Braine et à Vorges les chapiteaux des colonnettes sont tournés vers l'œil central et les bases vers le cercle extérieur, à Mézy et Lesges, ce sont les chapiteaux qui regardent vers la circonférence alors que les bases sont au centre.

Il est bien difficile de savoir quel fut véritablement le prototype de ces roses. Monsieur Pierre Héliot se demande si la rose du bras nord de l'église Saint-Vincent de Laon n'avait pas, elle aussi, une étroite parenté avec elles. L'abbatiale Saint-Vincent ayant disparu, et bien d'autres édifices avec elle, qui auraient pu tout aussi bien être à l'origine du motif, il ne nous est guère possible de savoir avec certitude où celui-ci fut utilisé pour la première fois. Nous pouvons seulement dire que ce thème eut un grand succès, qu'il fut reproduit de nombreuses fois, et que les roses de Saint-Michel-en-Thiérache et de Saint-Yved de Braine en sont vraisemblablement, de nos jours les plus anciens exemples.

3. - *Les arcs-boutants*

Les dix arcs-boutants de Mézy, correspondant au dix piles de la nef, ont été très restaurés ; toutefois on peut penser que leur courbure en quart de cercle, se conformant aux arcs-boutants primitifs, est bien d'origine. L'arc-boutant, cette invention si essentielle et si caractéristique de l'art gothique, fut sans doute mis au point en Ile-de-France. Parmi les arcs-boutants les plus anciens on peut citer ceux du chevet de Saint-Germain-des-Prés (consacré en 1163), ceux de l'église de Domont et ceux de Saint-Rémi de Reims (1180-1185). L'emploi de l'arc-boutant se généralisa à la fin du 12^e siècle, mais ce n'est guère avant le début du 13^e siècle qu'il fut adopté par les petites églises rurales de l'Ile-de-France et de la Champagne.

Dans la région Reims-Soissons-Laon, l'usage s'en répandit rapidement, sans doute par l'intermédiaire du chevet de Saint-Rémi de Reims. On le trouve à Orbais, à Braine, à la cathédrale de Soissons, à Longpont. Parmi les petites églises de l'Aisne qui furent épaulées, dès le début du 13^e siècle, par des arcs-boutants, on peut citer Ambleny (détruite en 14-18), Vaux-sous-Laon et Lesges.

A Mézy, la tête des arcs-boutants vient buter sur des pilastres adhérents au mur, tandis que leur culée s'appuie sur des robustes contreforts munis de larmiers. L'extrados des arcs-boutants ainsi que leurs culées sont surmontés d'un chaperon à deux versants qui, au dessus de la culée, est couronné par un fleuron. Au sommet des culées on a sculpté des bustes, des croix, des têtes d'hommes ; ces sculptures en miniature n'ont pas

la qualité des petites têtes si finement sculptées qui décorent les extrémités des cordons d'archivolte des fenêtres de Saint-Yved de Braine

Aucun chéneau n'a été creusé sur l'extrados des arcs (comme c'est le cas à Mantes ou à la cathédrale de Soissons) si bien que l'écoulement des eaux de pluie s'effectue directement par les toits.

On pourrait s'étendre bien davantage sur l'étude architecturale de l'église de Mézy, parler de ses voûtes d'ogives, de la structure si élégante de son chevet, mais il nous faut conclure.

Toutefois, avant de terminer, je voudrais faire part des conclusions auxquelles je suis arrivée au sujet de la datation de l'église de Mézy-Moulins, et ceci, en m'appuyant sur l'analyse de sa structure et de son élévation comparées à celles de plusieurs édifices, dont certains, fort célèbres, ont déjà fait l'objet de nombreuses études.

Certains éléments de la structure de l'église de Mézy la rattachent encore au 12^e siècle, comme les grosses piles cylindriques de la nef, la sculpture rudimentaire de leurs chapiteaux, les dimensions encore réduites des fenêtres. Le maître de Mézy semble s'être fort inspiré, tant pour la structure que pour l'élévation de son édifice, de l'église abbatiale de Saint-Yved de Braine, qui à la fin du 12^e siècle et au début du 13^e siècle opta pour un parti considéré par Monsieur Jean Bony comme "*légèrement archaïque*". Or la formule de Braine se définit par une élévation à trois étages avec des fenêtres courtes, et par des supports constitués de piles monocylindriques. Tous ces éléments sont bien présents à Mézy et, s'il était encore besoin de confirmer la filiation, on pourrait y ajouter le dessin des roses ainsi que les contreforts emboîtés que l'on retrouve à la façade occidentale de Mézy. Or, nous pouvons dater assez précisément la construction de Saint-Yved de Braine : entre 1190 et 1216, date de sa consécration (ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle était alors entièrement terminée). Si l'on considère également les autres édifices auxquels nous nous sommes référés en étudiant l'église de Mézy, on constate qu'ils appartiennent tous, soit à la fin du 12^e siècle, soit au début du 13^e siècle : Saint-Michel-en-Thiérache (vers 1180-1190), Orbais (commencée vers 1175), Saint-Léger de Soissons, dont le chevet fut construit dans la première moitié du 13^e siècle. Quant aux églises plus modestes de Mons-en-Laonnois et de Vorges, elles furent bâties dans le courant du 13^e siècle, de même que la nef de Lesges et le chœur de Vaux-sous-Laon. Enfin d'autres éléments, cette fois proprement architecturaux, ne peuvent faire reculer la construction de Notre-Dame de Mézy au delà du 13^e siècle. Parmi ceux-ci on remarque :

- la technique du tas de charge utilisée pour la construction des voûtes
- les voûtes d'ogives barlongues utilisées dans la nef (Chartres est la première cathédrale à les avoir employées, suivie par Soissons, Reims, Orbais, Braine, Saint-Léger).

Quant au tracé des arcs, leurs profils, le profil des socles des bases et des tailloirs rencontrés dans l'église, tous plaident en faveur d'une date proche du début du 13^e siècle. Certes le décor des chapiteaux peut paraître archaïsant, mais il ne faut pas oublier que Mézy n'est qu'une petite église de campagne et que, probablement, elle n'a pas eu les moyens de faire

appel à des sculpteurs de renom. Par contre, le système de contrebutement utilisé pour l'église de Mézy ne peut être antérieur au 13^e siècle. Si les arcs-boutants apparaissent dans la région de Reims-Soissons-Laon dès la fin du 12^e siècle, ils n'épaulent encore que des édifices de premier ordre, tels que Saint-Rémi de Reims, la cathédrale de Soissons, les abbayes de Braine et d'Orbais. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'église rurale dans la région, possédant des arcs-boutants, avant les premières années du 13^e siècle, et, de plus, les exemples en sont rares.

L'église de Mézy-Moulins appartient donc bien au début du 13^e siècle par certains éléments de sa structure, comme par sa fidélité au parti de Braine. Le début de sa construction peut se situer aux environs de 1215. En étudiant la structure et l'élévation de l'église de Mézy, nous n'avons pu relever aucune différence majeure entre le chevet et la nef, si bien qu'il nous est permis de dire que l'église fut bâtie d'un seul jet. Pensant qu'une quinzaine d'années doit pouvoir suffire à la construction d'un édifice de cette dimension, nous placerions volontiers l'achèvement de l'église Notre-Dame de Mézy dans les années 1225-1230. En effet, c'est à cette époque qu'apparaissent dans l'architecture gothique des formes nouvelles qui n'auraient pas manqué d'exercer sur l'église de Mézy une influence dont nous aurions sûrement décelé ici ou là les traces.

Conclusion

Pour conclure, je dirai que l'église de Mézy a su, au cours du premier quart du 13^e siècle assimiler les expériences réalisées par les grands édifices de la région Reims-Soissons-Laon, en les adaptant à ses dimensions de modeste église de village.

Tout en reprenant des formes connues du "*premier art gothique*", l'église de Mézy sut s'ouvrir aux techniques nouvelles telles que l'arc-boutant et la construction des voûtes en tas de charge, qui lui permirent d'adopter, malgré sa petite taille, des proportions et une élévation égales à celles d'édifices beaucoup plus importants. On retrouve un grand nombre d'éléments de sa structure dans les petites églises rurales de la région, mais il faut bien reconnaître qu'aucune d'elles n'a osé orner ses murs d'un triforium, considéré sans doute encore comme l'apanage des églises abbatiales et des cathédrales. Le maître de Mézy a donc fait preuve d'une certaine audace en voulant faire de son église une cathédrale en réduction. Il aurait, d'ailleurs, fort bien pu échouer en conférant à son œuvre plus de prétention que de grandeur, mais ses proportions sont si justes, son ordonnance si claire, que l'on ne peut qu'admirer le talent de ce maître de village, qui, loin de les copier servilement, sut tirer profit des grandes expériences architecturales de son temps.

Yolaine BADUEL d'OUSTRAC

Les lecteurs intéressés par cette étude et qui désireraient en savoir davantage peuvent consulter à la bibliothèque de Moyen Age de l'Université de Paris IV le mémoire de Maîtrise de Madame Baduel d'Oustrac, présenté à l'Institut d'Art, 6 rue Michelet, sous la direction de Monsieur Louis GRODECKI.